

# Notes de lectures de Georges Leroy

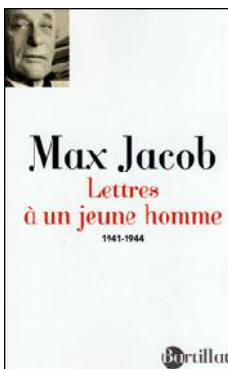
## Mai 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau :  
(BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)

### Lettre à un jeune homme



**Max Jacob**

Bartillat, 140 p., 14 €

À la fin de sa vie, Max Jacob vit retiré à l'abbaye de Saint-Benoit-sur-Loire, petit village près d'Orléans. Il vit très chichement et entretient une correspondance avec de nombreux interlocuteurs. Parmi ces derniers, un jeune étudiant en céramique, Jean Jacques Mezure, futur ingénieur expert auprès de l'Onu, aujourd'hui retiré à Toulouse. Au fil de ces 50 lettres débutées en mai 1941, Max Jacob retrace sa vie, ses rencontres (Apollinaire, Picasso, Cocteau,...), son œuvre (Le Cornet à dés). D'origine juive, Max Jacob cheminera progressivement vers le catholicisme, observant la règle bénédictine. Le poète conseille également son jeune correspondant en matière de poésie, car ce dernier lui envoie ses vers. Ces lettres ne sont pas sans rappeler celles de Rilke à un jeune poète. Il l'assure

que « le culte de la Beauté amène à Dieu ». Le contexte aussi tient une part capitale dans cet échange. On sent une extraordinaire tension se lever jusqu'à la fin. Max Jacob craint pour sa vie, pour celle des siens, sa sœur notamment. L'occupation allemande crée une angoisse extrême. Bientôt, il sera arrêté et transféré au camp de Drancy, où il mourra, le 5 mars 1944. Max Jacob se montre tel l'histoire l'a gardé: tendre, généreux, ironique, artiste, spirituel, mystique. Ce sont des confessions épistolaires pleines de souvenirs, de remords, de repentirs, de regrets. Un inestimable document.

### Noir, histoire d'une couleur



**Michel Pastoureau**

Le Seuil, 216 p., 39 €

Curieux parcours que celui du noir dans la culture occidentale. Présente dès les temps préhistoriques, où elle fixe les contours de ces silhouettes du premier art pariétal, la

couleur n'en finit plus d'opérer un mouvement de balancier, du morbide au raffiné, du sinistre à l'élégant, du ténébreux à l'implacable, indice du mystère comme de l'autorité. Longtemps, en Occident, le noir a été considéré comme une couleur à part entière, et même comme un pôle fort de tous les systèmes de la couleur.

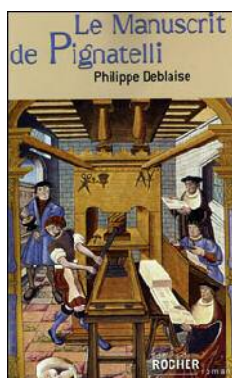
Mais son histoire change au début de l'époque moderne: l'invention de l'imprimerie, la diffusion de l'image gravée et la Réforme protestante lui donnent, comme au blanc, un statut particulier. Quelques décennies plus tard, en découvrant le spectre, Newton met sur le devant de la scène un nouvel ordre des couleurs au sein duquel il n'y a désormais plus de place ni pour le noir, ni pour le blanc: pendant presque trois siècles, ce ne seront plus des couleurs.

Toutefois, dans le courant du XXe siècle, l'art d'abord, la société ensuite, la science enfin redonnent progressivement au noir son statut de couleur véritable. C'est à cette longue histoire du noir dans les sociétés européennes qu'est consacré ce livre. L'accent est mis autant sur les pratiques sociales de la couleur (lexiques, teintures, vêtements, emblèmes) que sur ses enjeux proprement artistiques.

Une attention particulière est portée à la symbolique ambivalente du noir, tantôt pris en bonne part (fertilité, humilité, dignité, autorité), tantôt

en mauvaise (tristesse, deuil, mort). Et comme il n'est guère possible de parler d'une couleur isolément, cette histoire culturelle du noir est aussi, partiellement, celle du blanc (avec lequel le noir n'a pas toujours fait couple), du gris, du brun, du violet et même du bleu, car « une couleur ne vient jamais seule. »

## Le manuscrit de Pignatelli



★★★★☆

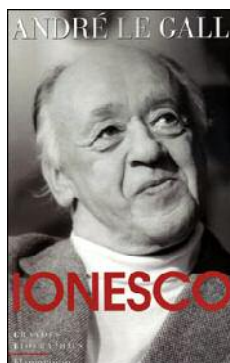
**Philippe Deblaise**

*Le Rocher, 200 p., 18 €*

En 1556 dans le sud de la France, Charles Perier, imprimeur parisien, rentre à cheval chez lui. Il revient de Naples et rapporte des livres et écrits qu'il compte faire traduire et imprimer en son atelier, et en particulier un manuscrit inédit d'un certain Pignatelli, le maître d'équitation le plus fameux de toute l'Italie. Hélas, Perier se fait très rapidement dérober ce texte précieux et réchappe de peu à une tentative d'empoisonnement... par Evonyme Philiastre, qui est retrouvé sans vie dans sa cellule, emporté par une crise d'apoplexie. Joachim Beauvais, le jeune libraire de la rue des Amandiers, est arrêté quand il s'apprêtait à en donner une traduction. Jehan Davesnes, mis au pilori qui le confia à François d'Aubijoux qui lui-même trépassa dans son hôtel près du Louvre d'une horrible infection gangreneuse. Mais Charles Périer retrouve à Xaintes ce manuscrit. En tout sept personnes mortes après l'avoir simplement tenu en main ou avoir travaillé dessus. Tant de morts autour de ce manuscrit. Hasard? Volonté oc-

culte? Châtiment divin? » Un très bon thriller historique et artistique.

## Ionesco



★★★★☆

**André le Gall**

*Flammarion, 620 p., 25 €*

Ionesco: un nom planétaire, un auteur méconnu. Les événements, circonstances, anecdotes, rêves, que rapportent les journaux intimes et qu'exploitent les fictions dramatiques, sont en permanence mis en rapport avec les données objectives fournies par les pièces d'archives, les coupures de presse, les mémoires des contemporains et les témoignages de comédiens, de compatriotes, d'amis. L'auteur livre ainsi, par touches successives, l'image d'un Ionesco aussi attentif à occuper la scène que soucieux de préserver son quant-à-soi. Prolixe en confidences publiques, pour la plupart ignorées de son propre public, Eugène Ionesco se révèle dans toute sa complexité: un pascalien de naissance, un mystique déguisé en farceur mondain, un homme de combat jouant le jeu du charme et de la séduction dans les salons parisiens. Esprit brillant, jongleur de mots, armé d'humour, dévoré d'angoisse, c'est surtout à ses personnages de théâtre qu'il confie le soin de présenter la pluralité des identités qui l'habitent. Se dessine ainsi en creux le portrait d'un homme de doute et de foi. Un poète de l'insolite mais non point un chantre de l'absurde comme on le considère souvent à tort. Un regard neuf, passionnant et érudit sur la

vie et l'œuvre d'un auteur majeur du siècle passé.

## Media paranoïa



★★★★☆

**Laurent Joffrin**

*Le Seuil, 130 p., 14 €*

Il faut critiquer les médias. La mise en cause des pratiques journalistiques est utile; la dénonciation des erreurs, des trucages, des manipulations, des effets de domination économique ou politique sur les moyens d'information est précieuse, élémentaire même. Mais le réquisitoire repose bien souvent sur des idées reçues. On dit partout: les médias mentent; ils sont sous contrôle; ils propagent une « pensée unique »; ils manipulent l'opinion. Ces clichés dessinent ce qu'on peut légitimement appeler la média-paranoïa. La média-paranoïa est la pathologie de la critique des médias. Non seulement ils forment le socle des croyances collectives en la matière, mais ils reçoivent le renfort d'universitaires et de politiques. Seulement, l'usage abusif d'un terme psychiatrique par un profane devient une injure, et une injure n'a jamais nourri un débat: elle le clôt. C'est la façon de l'auteur d'opposer une critique autorisée des médias, la sienne, à une critique qui ne l'est pas, celle des autres. Il parle encore aimablement de « poujadisme branché ». Quant à ceux qui se livrent à cette critique non-autorisée, ce ne sont qu'individus « en mal de notoriété ». L'auteur constate que « les chartes professionnelles ne sont pas assez bien respectées par les journalistes ». Mais l'auteur reconnaît que la

déontologie ne pourra jamais rivaliser avec les intérêts de l'émetteur pour qui la fin justifie les moyens et non l'inverse.

Heureusement, ces idées sont pour l'essentiel fausses ou caricaturales, selon l'auteur directeur de Libération. Cet essai a pour but de les réfuter. Pour ouvrir la voie à une vraie critique du journalisme, il faut en finir avec la média-paranoïa. Une réflexion engagée et polémique sur les médias, qui démontre la media-paranoïa mais propose peu de solutions.

## La société d'indifférence



★★★★☆

**Alain-Gérard Slama**

Plon, 236 p., 18,50 €

L'auteur va encore se faire des amis. Dans les deux sens du terme. Quand on est à ce point indépendant, qu'on jure n'avoir jamais été de gauche même pas au berceau et que l'on dénonce l'hydre à deux têtes multiculturalisme/communautarisme « sectaire, ethnique et identitaire » comme le pire danger menaçant l'intégrité de la société française, on s'expose... Mais ce livre a une ambition : dévoiler un mal nouveau, qui sourd depuis deux ans dans une société que l'on avait pu croire agitée d'un désir d'innovation sans précédent et dévorée d'impatience.

L'expérience politique présentée, en mai 2007, comme un élan de modernisation comparable à

celui des débuts de la Ve République, en est devenue l'antithèse. Des principes considérés naguère comme inviolables, comme la laïcité, la séparation des pouvoirs, l'égalité de tous devant la loi ou la responsabilité devant le peuple se trouvent allègrement sacrifiés, sans que quiconque y prenne garde, au bénéfice du pragmatisme et de l'efficacité. Depuis mai 2007, il a fallu peu à peu s'apercevoir que les libertés publiques elles-mêmes étaient placées sous contrôle. La crise aidant, le dirigisme latent n'a cessé de s'étendre, transgressant le principe libéral de la séparation des ordres aussi bien dans l'organisation des pouvoirs que dans le champ de la communication et dans le domaine de l'économie. Mais, là où grondaient hier le bruit et la fureur, planent aujourd'hui la confusion et l'atonie. La crise de la représentation politique, le déplacement des priorités de l'opinion vers l'économie et la substitution, faute de mieux, des demandes « sociétales » aux revendications sociales détachent les aspirations du collectif pour les concentrer sur les satisfactions individuelles. L'indifférence avec laquelle l'incohérence du discours officiel et le désordre de l'action publique sont reçus dans l'opinion ne peut laisser indifférent. C'est elle qui fait problème, plus encore que la volonté de puissance du nouveau chef de l'État, qui serait sans doute nettement moins préoccupante si elle trouvait en face d'elle une résistance à sa mesure.

Mais le pire n'est pas toujours sûr. Bien audacieux serait aujourd'hui celui qui tirerait, du bilan présent de la société française, une déduction linéaire. La Ve Ré-

publique peut mourir des dérèglements actuels, comme elle peut en sortir renforcée.

## La persécution et l'art d'écrire



★★★★☆

**Léo Strauss**

Gallimard, 340 p., 14 €

Un homme dont la pensée est indépendante peut exprimer publiquement ses opinions sans dommage, pourvu qu'il agisse avec prudence. Il peut même les faire imprimer sans courir aucun danger, pourvu qu'il soit capable d'écrire entre les lignes. L'écriture entre les lignes est le sujet de cet ouvrage, sans nul doute le plus célèbre de Leo Strauss, qui traite des relations entre la philosophie et la politique à travers l'analyse de deux classiques de la pensée juive (le Guide des Égarés de Moïse Maïmonide et le Kuzari de Yéhuda Halévi) et du Traité théologico-politique de Baruch Spinoza.

Les essais ici rassemblés, publiés entre 1941 et 1948, traitent du problème de la relation entre la philosophie et la politique avec une question centrale : comment la pensée survit-elle au pouvoir politique ? Leo Strauss contredit certaines croyances concernant la démocratie, le progrès, la tolérance non réfléchie, la supériorité de la philosophie moderne sur la philosophie classique, etc. Si le contexte de cet ouvrage de Strauss, écrit entre 1941 et 1948, a bien évidemment changé, les conditions d'une « pensée véritablement indépendan-

te » ne semblent pas s'être améliorées. C'est pourquoi la méthode de lecture proposée par Strauss se révèle être un outil de première nécessité pour une meilleure « éducation ». Elle s'avère d'autant plus essentielle qu'elle permet de mieux comprendre « l'art d'écrire » de cet auteur décisif.

Car Strauss demeure en France un philosophe peu connu, parfois mal compris et souvent caricaturé. Ses œuvres ne peuvent être évaluées qu'à partir de l'art d'écrire qu'il pratiquait et auquel il avait consacré un livre, *Persecution and the Art of Writing* (1952). Depuis quelques années, l'œuvre de Leo Strauss exerce une influence sans précédent en Europe et outre Atlantique. Les études ici réunies s'attachent à reconstituer l'idée straussienne de la philosophie. Elles mesurent la portée de l'hypothèse d'un « art d'écrire oublié » et examinent la fécondité et les limites de la conception straussienne de l'écriture philosophique. Ces études sont précédées d'une traduction de la première version de l'article « La persécution et l'art d'écrire » (1941). Si l'écrire caché est un art, lire le caché en est un autre. « Élémentaire mon cher Watson ! » Mais alors dans quelle mesure Strauss est à sa façon un humoriste ?

## La maison Peugeot



★★★★☆

**Jean-Louis Loubet**

*Perrin, 580 p., 26,50 €*

Depuis deux siècles, Peugeot a accompagné la vie des Français. Le fameux Lion est devenu un symbole

tant en France qu'à l'étranger. Mais qui est véritablement la Maison Peugeot ? Quelle est son histoire ? Ce livre retrace sans tabous avec passion et précision cette aventure depuis sa fondation jusqu'à aujourd'hui.

Peugeot, c'est beaucoup plus que des voitures : une marque qui, depuis deux siècles, accompagne la transformation industrielle en France. Pour raconter cette aventure où se mêlent capitaines d'industrie et paysans de Franche-Comté ou d'ailleurs, devenus ouvriers métallos, l'auteur dispose d'un matériau unique : les archives privées de la famille Peugeot. Confrontées aux documents officiels, elles permettent d'écrire une histoire d'entreprise, sans légende ni hagiographie, mais qui tient souvent du roman vrai. Car il faut de l'imagination pour passer de la scie à la machine à coudre puis à la bicyclette et à l'automobile, sans oublier le confort domestique des Français, ni les contraintes de la mondialisation.

## La paix des cimes



★★★★☆

**François Mauriac**

*Bartillat, 620 p., 14 €*

De 1948 à 1955, François Mauriac a écrit un nombre considérable d'articles, chroniques et éditorial dans les journaux et revues qui n'avaient pas été recueillis jusqu'à présent en volume. Le grand romancier y traite de toutes sortes de sujets, avec une prédominance pour les thèmes littéraire et artistiques, sans omettre les questions de société ou

les grandes affaires judiciaires du moment. Il décrit les péripéties politiques de la IV<sup>e</sup> République, engage des polémiques avec ses contemporains, Cocteau, Sartre et Aragon par exemple, ou célèbre ses grandes admirations : Pascal ou Proust. Ce livre reflète la sérénité d'un écrivain au sommet de son art. La présente édition, comme le Bloc-notes, ou D'un bloc-notes à l'autre est assurée par Jean Touzot, un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Mauriac

## La renaissance du rationalisme politique classique



★★★★☆

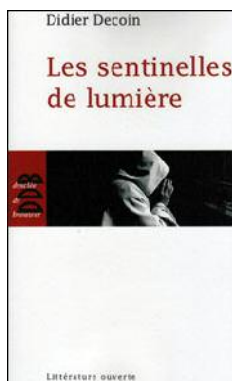
**Léo Strauss**

*Gallimard, 516 p., 14,5 €*

Ce recueil est le plus complet et le plus représentatif des intérêts et des préoccupations de ce penseur dont l'originalité apparaît de plus en plus nettement parmi les esprits américains du XX<sup>e</sup>s. Strauss a exercé une influence considérable sur la formation et la volonté politique des élites libérales. Mais c'est d'abord un philosophe qui s'est attaché à redéfinir les contours du Politique au terme d'une discussion qui renouvelle à sa manière la querelle des Anciens et des Modernes. La critique de la modernité ne signifie pas qu'on se réfugie dans la nostalgie élitiste de la grande tradition. Contrairement à l'image donnée (où qu'on a voulu lui coller), Strauss parle pour le présent et pour l'avenir. Il n'est pas qu'un commentateur, qu'un interprète des

penseurs classiques, il élabore une pensée personnelle que l'on retrouve au fil des commentaires, ici rassemblés. On trouvera ici une des meilleures analyses philosophiques de la pensée d'Heidegger dans ses conséquences politiques, un exposé magistral sur Socrate, une introduction à la philosophie médiévale si souvent absente des penseurs contemporains. Le lecteur pourra lire un exposé des rapports entre histoire et science de la culture. Enfin, l'auteur propose une discussion sur le relativisme caractérisé comme le mal du XX<sup>e</sup>s, selon l'auteur.

### Les sentinelles de lumière



★★★★☆

**Didier Decoin**

DDB, 90 p., 12 €

Quitter le monde a toujours attiré et interrogé les hommes. L'écrivain, ici mène une réflexion sur la vie monastique. Le romancier en livre sa propre perception, notamment de l'image de l'invisible que représente pour lui le monde des monastères, évoquant sa fascination pour la vie contemplative. Similitudes et oppositions. Tout monastère est une presqu'île où la finitude des terres pénètre comme une lame dans l'infini de la mer; où le moine, tel Jacob encore mal réveillé et luttant pourtant avec l'ange jusqu'à la parution de l'aube, affronte le choc énorme et silencieux du divin. Or on sait le destin des presqu'îles: peu à peu, l'océan les use, les ronge et les effrite... un avant-poste, une ouverture sur la transcendance.

### Seuls les enfants savent lire



★★★★☆

**Michel Zink**

Tallandier, 120 p., 15 €

L'amour des livres est un amour d'enfance. Non seulement l'enfant a des impressions plus vives, mais il comprend avec une pénétration instinctive qu'il perd en devenant adulte. Même ce qu'il ne comprend pas, il le comprend mieux que quand il le comprendra. Seuls les enfants savent lire.

Michel Zink, professeur au Collège de France, docteur ès Lettres, agrégé de Lettres classique, titulaire de la chaire de Littérature de la France médiévale, et directeur de la collection « Lettres gothiques » au Livre de Poche, nous livre ici un essai nostalgique, humoristique et critique sur ses souvenirs de lecture d'enfant puis d'adolescent. Comment percevait-il les allusions historiques, morales ou simplement narratives et stylistiques tant dans ses livres d'apprentissage de la lecture ou de géographie des années 30 à 50 que dans des œuvres classiques comme les contes de Madame Le Prince de Beaumont, les romans Mark Twain (Les Aventures de Huck Finn ou Tom Sawyer), La Comtesse de Ségur ou Le Prince Eric? Grâce à de multiples exemples l'auteur analyse et compare sa vision première et enfantine à sa perception d'adulte allant du roman scout aux grands classiques en passant par ses livres de classe stigmatisant une image caricaturale des oppositions ville/campagne et les mœurs de « la bonne société ».

Il nous démontre ainsi que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'enfant comprend beaucoup de chose qui forme son inconscient de futur individu.

### Simone Weil, sagesse et grâce violente



★★★★☆

**Ss dir Florence de Lussy**

Bayard, 318 p., 25,50 €

L'œuvre de Simone Weil est complexe et inclassable. Allant à l'encontre des idées reçues, c'est une femme profondément originale tout en répondant à des attentes modernes, à l'image d'une vie engagée à l'extrême, brûlée en quelque sorte. L'ensemble des contributions réunies ici par Florence de Lussy permet d'embrasser toute la richesse de cette pensée sans en atténuer les ambiguïtés et la radicalité, de déployer le faisceau de ses interrogations sur le totalitarisme, le marxisme et la religion, la science et le travail, l'action et la non-action, la source grecque et le gnosticisme, l'anti-judaïsme, la politique. Des spécialistes se sont réunis pour étudier la pensée de la philosophe, dont l'œuvre n'a été publiée qu'après sa mort. Ce volume contient une lettre inédite dans laquelle S. Weil explique son engagement auprès des opprimés. Ce livre rend hommage à une philosophe au regard puis-

sant et libre qui projette sur nos ombres une lumière franche.

## Saint Augustin



★★★★☆

**Maxence Caron**

*Le Cerf*, 660 p., 35 €

La figure de saint Augustin est aujourd'hui dans une situation particulière puisque cet homme immense intéresse un public toujours plus large, excédant amplement celui d'actives études universitaires. Entre vulgarisation et cloisonnement scientifique.

Le collectif de contributeurs fut dirigé de sorte à éviter de périr contre l'un de ces deux écueils, c'est pourquoi il regroupe des études dont le sérieux n'assèche pourtant pas la pensée et qui constituent pour cette raison, dans leur belle exigence, une voie privilégiée d'accès à la philosophie de saint Augustin. S'y trouvent également, et évidemment dépassées, les habituelles et incompréhensibles traînées de clichés concernant le libre arbitre et la grâce, la question du corps, la prétendue opposition à saint Thomas, etc., tous les thèmes abordés l'étant en une finesse proportionnée à la subtilité du propos augustiniens réel. Et c'est ainsi, en toute la puissance de ce décisif propos, qu'apparaît la pensée qui, avec celles de Platon et d'Aristote, demeure la plus im-

portante et la plus influente de tous les temps.

En annexe de ses nombreuses contributions, ce livre comporte une importante œuvre de saint Augustin lui-même, aujourd'hui introuvable. L'on y verra aussi publiés deux textes augustiniens, inédits en français, de celui qui allait devenir Benoît XVI. État des lieux des recherches sur le philosophe et théologien chrétien. Chacune des contributions, ancienne ou inédite, cherche à éclairer un point de sa pensée. Le volume contient deux textes inédits en français de Benoît XVI.

## Maître Wong, et le soir venu, la neige...



★★★★☆

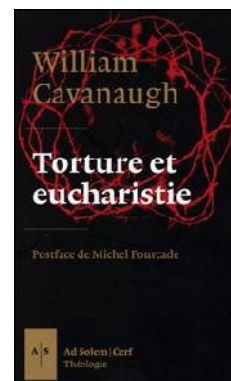
**Thibaut de Wurtemberg**

*Parole et Silence*, 140 p., 10 €

Adam Steppelton quitte l'Angleterre pour rencontrer un sage occidental au nom asiatique qui a fait vœu de silence: Maître Wong. Maître Wong aime déguster la majesté du silence, que des larmes coulent sur la peau tannée de son visage, ou une tasse de thé fumant à ses côtés. Il la prit dans les paumes de ses mains, des volutes de fumée vacillaient à la surface comme une brume matinale sur un lac. Depuis le printemps, il n'avait prononcé le moindre mot, et restait ainsi en méditation face

aux tableaux changeants des saisons. Son disciple Ming poursuivait son labeur et ses oraisons quotidiennes, s'interrogeant parfois sur l'étrangeté de son silence soudain. Un livre captivant dans l'intrigue, philosophique dans le contenu et très poétique dans la forme.

## Torture et Eucharistie



★★★★☆

**William Cavanaugh**

*Ad Solem*, 446 p., 30 €

L'Amérique nous étonnera toujours. Pour preuve William Cavanaugh. Première originalité: ce jeune théologien professionnel est un laïc, marié, père de trois enfants. Une originalité vue de France, où les théologiens de métier sont presque tous clercs. Ensuite, il ne se contente pas de défendre un catholicisme actif dans la cité. Il le vit. Enfin, sa réflexion théologique progresse en interaction permanente avec les théologiens des autres confessions, tel son ancien directeur de thèse, Stanley Hauerwas, un Mennonite. Il est un compagnon de route des penseurs anglicans du mouvement Radical Orthodoxy (Milbank, Pickstock, Ward).

Professeur de théologie à l'université de saint Thomas à Saint Paul (USA), ce jeune théologien (né en 1962) ne cesse de dé-

fendre un catholicisme actif dans la cité depuis son expérience fondatrice dans les bidonvilles de Santiago du Chili dans les années 1980. De cette confrontation à une réalité sociale de misère et à une dictature politique particulièrement violente, il a fait la matière de son premier livre, *Torture et Eucharistie*, aujourd'hui réédité, qui le situe dans le champ d'une théologie politique pour laquelle seule l'Église du Christ est capable d'assurer la véritable paix recherchée par les hommes.

Depuis plusieurs siècles, l'Église en est venue à ne plus avoir que la « garde des âmes », laissant les corps au soin de l'État. Dans la société moderne, la mission du chrétien se cantonnait désormais à « spiritualiser » les structures de la vie politique et publique. Cette mission a été notamment exposée par les partisans de la « chrétienté profane », inspirée par Jacques Maritain. Or, cette théorie n'envisageait guère l'éventualité d'un temps de persécution où il faudrait que l'Église, Corps du Christ, résiste « corporellement ». Où des catholiques, fidèles à l'État, puissent être impliqués contre d'autres catholiques, jugés infidèles, comme ce fut le cas au Chili sous le régime de Pinochet. Résidant au Chili dans les années 1980, William Cavanaugh a été témoin de ce régime, du caractère « rituel » de la pratique de la torture par l'État, en une simiesque liturgie de mort, et de l'inefficacité de la hiérarchie de l'Église chilienne, formée à l'école de la « chrétienté profane », face à cette persécution menée par des catholiques contre des catholiques au nom de l'État. Revenu aux États-Unis, où il enseigne la théologie, William Cavanaugh a

voulu montrer comment, progressivement, l'Église a su faire échec à la politique de mort de la Junte militaire. À la fois témoignage vécu et réflexion théologique, ce livre exceptionnel jette une lumière radicalement nouvelle sur les événements du Chili, sur les impasses d'une certaine ecclésiologie, et sur les défis que va bientôt devoir relever l'Église d'Occident si elle veut retrouver sa place légitime dans la cité des hommes.

En effet actuellement, l'Église, Corps du Christ, est réduite au rang d'un membre de la société civile, dans un monde toujours plus homogène et uniformisé. À l'encontre de ce simulacre de catholicité, l'auteur montre que seule la redécouverte de la dimension politique de la liturgie eucharistique, impliquant un autre espace et un autre temps, offre une alternative, un moyen de résistance aussi, au totalitarisme politico-économique connu aujourd'hui sous le nom de mondialisation.

Au plan intellectuel si les évêques ont tant de mal à se positionner efficacement face à des pratiques qu'ils réprouvent, c'est selon l'auteur, en raison du décalage existant entre le registre de leur communication et celui de la politique. Trop dépendants de J. Maritain et de l'ecclésiologie de l'Action catholique, ils ont intégré une stricte séparation entre le domaine temporel réservé à l'État et le domaine spirituel assigné à l'Église. Cavanaugh reproche à Maritain de penser l'engagement des chrétiens respectueux de l'autonomie du monde dans les catégories de chrétienté, c'est-à-dire d'une société inspirée par des principes chrétiens. Or celle-ci a disparu dans les sociétés sécula-

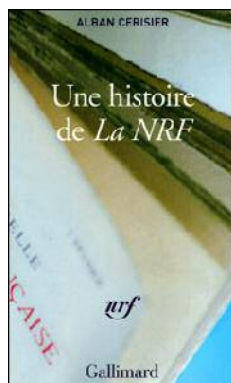
risées et subjectivistes. « Le monde ne pense plus dans les termes de l'Église, aujourd'hui c'est l'Église qui est observée dans les termes du monde ». L'affaire du préservatif en est une illustration nette.

Cavanaugh est l'anti-Maritain. Il conteste sa distinction spirituel/temporel. Pour Maritain, l'Église est seulement l'âme du monde, les chrétiens ne forment un corps qu'au plan spirituel et n'agissent dans le temporel qu'individuellement, « en chrétiens » et non « en tant que chrétiens ». Pour le théologien américain, l'Église est un Corps, le Corps du Christ, qui n'est pas que spirituel, un corps de résistance qui manifeste « la présence bouleversante du Christ-Roi dans la politique du monde ».

L'auteur, dans ce livre, analyse le rapport religion/politique depuis le registre du langage liturgique et non pas depuis le registre institutionnel. Dans l'espace public de la société, le statut ecclésial est donc abordé sous un angle eschatologique et non pas institutionnel. De la sorte, le langage liturgique structure une représentation de l'espace-temps qui lui est spécifique, lié à la réalisation de la Promesse de Dieu et donc, irréductible à l'espace-temps historique dont relève l'institution politique. En même temps, l'expérience liturgique des communautés indique que l'acte liturgique n'est pas dénué de dimension politique. Les initiatives ecclésiales prenant sens dans l'eucharistie qui, déjà, rassemble ce qui est encore divisé, elles étaient les seules, au plan de la représentation symbolique, à pouvoir rassembler les membres d'une société divisée et fragmen-

tée. Ce constat induit une ecclésiologie du Corps du Christ que l'auteur développe dans la ligne des réflexions ecclésiologiques d'un Augustin critiquant la *Pax romana* dans *La cité de Dieu*. Pourtant sa théologie politique est plus qu'un avatar de « l'augustinisme politique ».

## Une histoire de la NRF



★★★★☆

**Alban Cerisier**

Gallimard, 612 p., 25 €

Avant le centième anniversaire, qui aura lieu en 2011, la maison d'édition célèbre *La Nouvelle Revue française*, créée en 1909. Outre colloques et expositions, une série d'ouvrages paraissent parmi lesquels celui d'Alban Cerisier, l'archiviste maison et responsable du développement numérique, qui revient avec force détails sur l'histoire de l'une des plus prestigieuses revues littéraires du XX<sup>e</sup> siècle.

« Ici, la littérature a tous les droits. Rien ne lui est opposable. La parole des écrivains y est impunie parce qu'insoumise et irresponsable. Sans prévention d'école ni de parti. » Ainsi l'auteur résume-t-il en préambule cet « esprit NRF » auquel furent attachés tous les directeurs.

Pour autant, cette foi en une littérature « dégagée » et autonome n'a jamais prémuni *La NRF* contre les querelles du temps. Et ce dès sa fondation, marquée par le « faux départ » de 1908 qui provoque la scission entre Eugène Montfort et le groupe emmené par André Gide, où se trouvaient aussi Jean Schlumberger, Jacques Copeau et Henri Ghéon. Ces derniers sont des quadragénaires progressistes, issus de la haute bourgeoisie.

Sitôt la rupture consommée, ils lancent le 2 février 1909 le premier numéro de *La Nouvelle revue française* à la légendaire couleur sable, avec filets rouges et noirs. La ligne éditoriale, elle est établie par Jean Schlumberger selon des principes clairs : purification des mœurs littéraires, bon usage de la langue, autonomie de l'art et renouvellement du roman. Gide gouverne en sous-main. Embauché en 1911 pour s'occuper du comptoir d'édition, Gaston Gallimard va très vite devenir incontournable pour le groupe des six, peu versé dans la gestion et les stratégies commerciales. Il fera des Editions de La NRF, le socle sur lequel appuyer son pouvoir, au point de transformer dans les années 1930 la revue en « anti-chambre » de la maison. Un an après cette arrivée, une autre recrue de choix fait son entrée à *La NRF*. Il s'agit de Jacques Rivière. Simple secrétaire, il devient le plus fidèle soutien de Jacques Copeau, fondateur en 1913 du Théâtre du Vieux Colombier (la « filiale dramatique de La NRF » selon Thibaudet). Après la première guerre mondiale débute véritablement l'« ère » Rivière. Sous

l'impulsion de Rivière et de son secrétaire, Jean Paulhan, *La NRF* trouve un nouveau souffle. Et la ligne du « juste milieu » entre anciens et modernes demeure.

En 1925, à la mort de Rivière, Paulhan prend tout naturellement la tête de la revue. *La NRF* entre pleinement dans son âge d'or. Rassembleur s'il en est, Paulhan sait concilier les contraires, offrir une plus large place aux « inclassés » tels Artaud ou Ponge, mais aussi ouvrir la revue aux « documents ». En 1940 les Allemands nomment Pierre Drieu La Rochelle à la tête de *La NRF*. L'auteur revient sur cette période et analyse finement les rapports complexes entretenus par le trio Drieu, Gallimard, Paulhan.

En 1944, la revue est interdite. Il faudra attendre dix ans pour la voir renaître de ses cendres dans un contexte de politisation extrême. Le 1<sup>er</sup> janvier 1953, la *NRF* reparaît donc. L'auteur expédie les années 50 70, époque de l'arrivée de la télévision et de l'émergence des sciences humaines et du structuralisme. Contrairement à *Tel Quel*, *La NRF* refusa d'accompagner ces mouvements. De même, s'il s'attarde un peu sur l'ouverture au Nouveau Roman entreprise par Lambrichs (directeur de 1977 à 1987). Il dit peu sur *La NRF* de Jacques Réda (1987-1995) ni de celle de Michel Braudeau, actuel directeur. Il n'évoque pas non plus les bouleversements du paysage éditorial et l'arrivée d'Internet, qui change considérablement la donne. Là peut-être se situe la limite de cette histoire, dont le dernier chapitre reste à écrire...